

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

La mode n'a rien d'absolu. Une façon nouvelle apparaît, et les couturières se mettent à l'interpréter, chacune avec le goût, l'originalité qui leur est propre; de là une variété infinie de façons qui toutes dérivent du même point. Voyez les paniers, il y en a de toutes sortes! d'enlevés, de tombants, de petits, de bouffants, de froncés, de plissés; les uns croisés, les autres fuyants, ouverts et irréguliers.

Si l'un de ces genres est gracieusement exécuté, il sera remarqué par les femmes de goût, qui lui feront un succès; d'autres chercheront à le copier, mais les doigts qui l'ont chiffonné ont gardé le secret de ces plis légers, et l'imitation ne donnera qu'un résultat très imparfait. C'est à cette manie de copier que nous devons de si étranges et de si cocasses façons; mieux vaut la simplicité. Chaque couturière a donc son genre. Celle-ci met des nœuds à profusion pour obtenir un effet pimpant; cette autre aimant la ligne droite, préconise la redingote, la jupe longue, la robe princesse; obligée de sacrifier à la mode des relevés, elle sait leur donner un aspect calme et largement ondoyant. Choisir une couturière n'est pas facile, et nous comprenons les femmes, jeunes ou âgées, qui mettent à ce choix une certaine importance.



947

Robe de diner en satin bois de rose et broché.
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Un heureux hasard m'a conduite chez madame Benoit, rue d'Argenteuil, 8, au rez-de-chaussée; j'accompagnais une amie qui allait y commander une toilette de bal et une toilette de grand diner.

Le goût sobre et distingué de madame Benoit m'a frappée; les relevés, tout en étant chiffonnés, n'ont rien de tourmenté, les draperies et les tuniques ont grand air; tout lui est personnel dans l'organisation si difficile d'une robe ou d'un costume. Ce que nous avons vu chez elle, nous ne l'avons vu nulle part et cependant ce sont toujours des paniers enlevés, des drapés tombants; mais quelle grâce dans la disposition des plis et quelle surprise dans la manière de poser les garnitures! A ce goût exceptionnel s'ajoute une exécution soignée dans les plus petits détails; les drapés sont maintenus par des points dissimulés mais solides; les volants sont correctement cousus et il serait bien étonnant qu'une draperie se détachât ou qu'une garniture

se défit. Les étoffes employées par madame Benoit sont de première qualité et les fantaisies comme il faut; en un mot, tout nous a paru dans les meilleures conditions pour satisfaire les élégantes les plus raffinées.

Nos lectrices de Paris pourront voir tout cela par



elles-mêmes ; quant à celles de la province et de l'étranger, elles jugeront d'après les gravures noires et coloriées que nous ferons paraître dans notre texte. En attendant nous leurs donnons la description de deux charmants costumes ; l'un pour visite, l'autre pour soirée et pour jeune fille. Le premier est en satin et velours loutre. Sous-jupe en soie, garnie d'un plissé et d'un bouillonné tombant, et couverte d'une jupe en velours loutre découpée en dents couchées. Une tunique-panier est montée à une haute ceinture en pointe, dont le mouvement est suivi par la pointe du corsage. Quant au drapé, il est impossible de le décrire, c'est un assemblage de plis cassés et croisés du plus charmant effet. Le corsage est en satin ou en velours avec une manche tout à fait gracieuse. Le second costume est en beau barège et satin crème ; au bas, un premier plissé en barège ombragé par un volant de dentelle, et au-dessus, un volant de satin et un plissé de dentelle. Le tablier reste uni, avec des paniers en barège qui s'écartent en rideau ; ils se perdent dans une tunique très légèrement et élégamment enlevée. Le corsage à pointe est en barège et le décolleté est orné d'un fichu de satin disposé en vaporeuses draperies, il se termine en un seul pan rehaussé d'un plissé de dentelle et s'arrête de côté à la taille. A la manche une draperie analogue.

Un manteau, nommé *manteau russe*, est en beau velours ciselé, doublé de swra caroubier, il dessine la taille et la cambre bien ; la garniture est un beau et large marabout de chenille et la manche a une grâce parfaite.

Les chapeaux n'ont pas encore montré de grandes nouveautés ; il faut, en ce moment, choisir une forme capote chiffonnée de dentelle, comme madame Boucherie les organise. Un rien léger et coquet qui coiffe à ravir. Ces petites capotes ont un grand succès ; quelques-unes sont perlées, d'autres, tout en dentelle, sont égayées d'un oiseau ou d'un pouf de plumes avec aigrette. Le soir, pour le théâtre, ce pouf sera rose, mais ou bleu pâle.

Il y a aussi, comme chapeau de demi-saison, des fantaisies avec chenille et puis la capote en swra assorti au costume ; ce genre est particulièrement comme il faut. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, a l'entente parfaite de ce qui sied ; elle sait, tout en conservant la forme à la mode, lui donner un tour gracieux qui modifiera ce qui, en elle, serait en désaccord avec le visage ; de plus elle a le don de chiffonner un pouf et de poser les garnitures avec un goût bien rare. Les petites capotes simples pour demi-saison, sans pouf de plumes et sans aigrette coûtent de 30 à 35 francs ; elles permettront d'attendre le chapeau de paille.

Nous avons vu quelques étoffes nouvelles, nous en parlerons la semaine prochaine ; en attendant, disons que le broché genre châle sur fond uni fera sensation.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE ET CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber.

Ces deux corsets réunissent, dans une coupe différente, tout ce que la mode exige pour les façons nouvelles. Le

corset Anne d'Autriche convient aux élégantes toilettes du soir, il cambre la taille, la dessine avec grâce et par la disposition de ses baleines et de ses ressorts, maintient les personnes dont l'embonpoint est trop développé ; avec cela, il est très souple. La ceinture Régente convient à toutes les tailles ; elle est mignonne, confortable, avec une entente parfaite de ce qu'il faut pour donner aux personnes un peu minces un certain développement, et pour effacer chez les personnes un peu fortes les hanches et la poitrine.

..

BIJOUX DE FANTAISIE

De la maison Sonet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Les bijoux dont nous allons parler ont, en outre du mérite artistique, celui de la nouveauté. Nous ferons aujourd'hui à ces messieurs, l'honneur de commencer par ceux qui leur sont particulièrement destinés. Un *nouveau porte-montre* se fait en ruban de satin ou de moire noir, le milieu fait pointe et l'on y suspend un joli camée monté dans un ornement en doublé or, ciselé et repéré. A l'une des extrémités du ruban se trouve une plaque repérée en doublé or, avec un porte-mousqueton pour recevoir la montre, et à l'autre extrémité une autre plaque avec barrette, celle-ci se passe dans la boutonnière du gilet. Ce modèle très élégant coûte 26 fr. Le même avec une autre ornementation coûte 13 fr. Aux extrémités du ruban, une fleur de lys en vieil argent ; une autre au milieu, montée en forme de médaillon surmonté d'une couronne de comte. Un troisième modèle est orné au milieu d'une pièce en métal vieil argent avec écusson en doublé or, pour graver les initiales, prix : 15 fr.

Aux jeunes filles et aux jeunes femmes, nous signalerons l'agrafe pour fermer le col montant du corsage ou de la jaquette. Elle se coud de chaque côté du col et s'agrafe comme celle du manteau. Voici trois modèles de prix différents. L'une, en vieil argent, repérée, est ornée d'une pierre imitant le lapis, et coûte 5 fr. 50 c. ; une autre, en vieil argent, repérée, est faite d'une plaque carrée avec une tête Renaissance en relief, en métal vieil or, prix 6 fr. ; une troisième est ronde, toujours repérée et en vieil argent, ornée au milieu d'une pierre imitant le rubis, encadrée de métal doré, elle coûte 9 francs ; enfin, une quatrième agrafe est faite d'une vieille pièce en argent, entourée de pierres, imitation du rubis et coûte 12 fr.

Un nouveau bracelet, fermoir-médaille, est composé de petites plaques en nikel naturel, avec un fermoir, ce qui permet de le mettre à la grosseur du bras. Le médaillon carré émaillé noir ou bleu, est artistement gravé d'un oiseau : prix 16 fr.

Les épingles pour la coiffure sont jolies. Une longue fourche à deux dents en imitation d'écaïlle blonde, est ornée de cailloux du Rhin, sertis en vrai argent et disposés en fer à cheval ou d'autres façons ; la paire coûte 24 fr. et 22 fr. l'ornement de fantaisie. En jais taillé, la tête formée de plaques carrées et graduées, séparées par de petites plaques rondes en jais, le tout disposé en cercle et monté sur une fourche en imitation d'écaïlle jaspée, coûte 12 fr.

On trouve à la Parfumerie Exotique, la Citronine liquide qui détache, nettoie et remet à neuf les tissus de soie, de laine, le velours, les gants en peau de chevreau ou en Suède, prix 1 fr. 25 cent. le flacon ; la Citronine en poudre qui remet à neuf les étoffes claires ne pouvant se mouiller, prix : 75 centimes la boîte. Le savon Citronine s'emploie pour laver la flanelle et les foulards, le pain coûte 60 centimes. — L'Anti-Bolbos enlève les points noirs du nez sans qu'il soit nécessaire de frotter et sans abîmer la peau.

C. L.



Falckenor imp. Paris.

4403

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffes de Mme BREANT-CASTEL, 6, r. Gluck - Canture Regente & Corset Anne d'Autriche de Mme de VERTUS, 1, r. Auber.

Parfums de la Mme GUERLAIN, 15, r. de la Paix - Chaussures de la Mme KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 49 et 51).

Robe de diner en broché et satin uni, couleur bois de rose.

Sous-jupe en taffetas ornée de trois plissés en satin bois de rose, couverte d'un tablier en satin, plissé horizontalement de plis profonds et espacés et coupé d'un ruché plissé, monté au milieu par une ganse; ce plissé part de la taille et s'arrête au premier plissé du bas. Tunique-princesse en broché; les côtés forment un panneau plat, terminé en pointe par un riche ornement en perles métalliques assorties à la couleur de l'étoffe; la traine est relevée en poul. Autour du décolleté carré, un biais en satin et un plissé de dentelle, un bouquet à l'angle. Une dentelle descend en spirale tout le long du corsage et au bord du panneau. A la manche arrêtée au coude, dentelle en sabot.



Costume en satin et velours ottoman à fleurs en peluche, formant relief bleu turquoise et bleu de roi.

Jupe en taffetas garnie de trois petits plissés surmontés d'un volant froncé avec tête bouillonnée. Tablier en velours ottoman; le bord, découpé en larges dents aiguës, se détache sur la garniture de la jupe. La partie supérieure est drapée de paniers plissés croisés de côté, celui de droite pincé sous la pointe du corsage. Au contour, frange muguet, chenille et soie. Derrière, le relevé est fourni par les lés du dos-princesse; il se compose d'un arrangement de coques gracieux et original; devant, le corsage a trois rangs de boutons artistiques; le col-revers et le parement de la manche sont en velours ottoman.

Costume en satin et velours ottoman, de mesdemoiselles Vidal.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4403

Costume en satin noir garni de passementerie. — Jupe ronde garnie d'un plissé sur lequel rabat un ornement composé de trois pattes superposées, un peu étagées et arrondies à leur bord inférieur. Cette jupe est drapée d'une tunique en ottoman, relevée au côté gauche par une superbe plaque en passementerie, brodée de jais avec effilé en chenille et soie; de cette plaque partent de nombreuses cordelières qui viennent se perdre dans le relevé en s'étaguant sur le côté de la jupe. Le côté droit de la tunique forme des plis réguliers arrêtés dans le poul. Le corsage à pointe s'ouvre légèrement en pointe, plissé intérieur et dentelle blanche posée en fichu. Manche ronde

ornée de passementerie. — Bas de sole noirs. — Souliers en satin.

Costume en peluche violet bleu et cachemire de l'Inde héliotrope pour jeune fille. — Jupe en peluche, le bas, découpé en créneaux, joue sur un plissé de cachemire, monté au delà de la profondeur des créneaux. Une tunique-châle en cachemire, joliment relevée des côtés et très poulfonnée derrière. Corsage à pointe avec plastron-gilet en peluche échanané dans le bas, fermé par des boutons en métal. Col montant; à la manche, poignet fuyant extérieurement. Collet et sous-manche plissées. — Bottes en chevreau.

CAUSERIE

GUSTAVE DORÉ. — LES EXPOSITIONS



L'ANNÉE s'est annoncée meurtrière, elle a fauché avec une effrayante rapidité les hommes politiques et les hommes de guerre, puis un grand artiste est tombé en pleine jeunesse, en plein génie, nous pouvons le dire, car personne ne refusera du génie à Gustave Doré, maintenant qu'il n'est plus là pour souffrir des critiques souvent imputables dirigées contre son œuvre, si belle pourtant et si féconde. Nul pays autant que la France ne marchande la gloire à ses enfants; nulle part, la critique n'est aussi acérée, l'esprit de dénigrement plus répandu. Parce que Gustave Doré, ce puissant créateur, dans l'âme duquel affluait sans cesse, trop violemment peut-être, l'inspiration, n'a pas voulu se contenter d'être le premier dessinateur de son temps; parce qu'il a demandé en outre, au burin, à l'ébauchoir et au pinceau de traduire ses rêves, on a médité du sculpteur et du peintre, en leur reprochant d'être inférieurs à l'interprète merveilleux des *Contes de Perrault*, de la *Divine Comédie*, de *Rabelais* et de *Don Quichotte*. Ne fallait-il pas au contraire tenir compte à cet infatigable travailleur de ses efforts, de ses recherches dans toutes les branches de l'art?

L'Angleterre a voulu dédommager des dédains de sa patrie, l'auteur des *Martyrs du Colysée*, en lui dédiant une salle spéciale d'exposition, où ses grands tableaux étaient accueillis avec plus d'enthousiasme peut-être que de discernement; mais, Paris même a bien été forcé de rendre justice parfois à ses magnifiques montagnes, à ses lacs incomparables, de reconnaître que lui seul avait osé s'attaquer aux cimes et se rendre maître de leurs effets. De même pour les statues de Doré: ceux qui prétendaient les aimer le moins se sont laissé toucher par la *Vierge* portant son Fils, enfant, les bras en croix, qui satisfait l'imagination tout autrement que beaucoup de morceaux de statuaire plus irréprochables. Enfin, l'inauguration de la superbe figure d'Alexandre Dumas, sur la place Malesherbes, provoquera certainement un triomphe posthume.

Les amis personnels de Gustave Doré étaient nombreux. Tous ceux qui le connaissaient bien rendaient justice à la bonté de son cœur, autant qu'aux dons si rares qui se trouvaient réunis dans cette vaste intelligence, et qui, vingt ans de suite, se sont prodigués avec une abondance presque sans exemple. Dans cette riche moisson, il y a une part d'ivraie inévitable, mais le bon grain reste répandu à travers le monde entier, pour l'honneur du grand artiste et du pays qui l'a vu naître. Au Cercle de la place Vendôme dont il faisait partie, on contemple avec attendrissement les derniers

ouvrages de cette main, à laquelle la mort seule put imposer le repos. D'abord, un cadre en bronze doré de la plus coquette fantaisie, où des amours se jouent dans une draperie artistement relevée; puis, un *vase-vigne*, diminutif de la colossale bouteille aux flancs de laquelle se déroulait, on s'en souvient, une si étourdissante bacchanale. Là, encore c'est le poème de l'ivresse, figuré par des jeux de satyres et d'amours qui pressent des grappes gonflées de vin et roulent étourdis parmi les pampres. Combien de jolies idées, quelle verve, quelle prodigieuse habileté d'exécution!

Rue de Sèze, on retrouve des dessins admirables et une série d'aquarelles fantastiques, tirées du *Songe d'une Nuit d'été*, où les fleurs jasant entre elles, où les insectes donnent leurs concerts aux petites fées des bois.

C'est vers Doré que l'on se dirige d'abord en visitant les nombreuses expositions, qui, à la fois, se sont ouvertes. Un murmure d'admiration et de regret monte à toutes les lèvres. On se dit: « Est-ce vraiment fini? — Avons-nous là le dernier adieu de cet enchanteur? »

* *

Parlons des vivants. Notre première remarque, rue Volney comme à la place Vendôme, est celle-ci: — Que de croûtes! — Chacun est de notre avis, mais comment faire? Tous les membres du Cercle sont autorisés à exposer; il y a des artistes de premier ordre parmi eux, et beaucoup d'amateurs en outre; malheureusement, le beau disparaît tout d'abord dans le flot du laid ou de l'absurde. Il est vrai que peu à peu on voit clair, on retrouve les perles et on les classe dans son esprit: le beau portrait de femme d'une grâce si pénétrante qui nous a paru supérieur à tout ce que M. Cabanel a produit depuis des années; celui de M. Armand, architecte, par le même; deux petites toiles très intéressantes de Detaille; deux compositions de Fichel, toujours d'un fini merveilleux; une adorable petite Italienne de Harlamoff; la plus ravissante des Parisiennes emmitouffées de fourrure, par Machard, le peintre à qui toute femme, désireuse d'être jolie en restant ressemblante, devrait demander son portrait; une curieuse vue de Moscou, par Bogoluboff (je ne parle pas de celle de Venise, qui a le tort de ressembler beaucoup trop à la première)... la Russie ne peut pourtant pas être partout! Madame Périer, par Landelle; une jolie fillette en velours bleu, par Cot, une petite tête d'étude, signée Jaquet, que nous préférons encore au brillant portrait de la comtesse de Béchevet; un amour de petit garçon, par Carolus Duran; la tête sympathique de Protais, peinte par Saintin, et les paysages de Bernar, Ségé, Goselin, Japy, etc.

Nous avions prévu, hélas! que M. Adan, ayant si

bien réussi au dernier salon avec une *Terrasse*, peindrait des terrasses toute sa vie; c'est le tort des artistes à succès de s'attacher éternellement au même sujet qu'ils vendent toujours. — Voici M. Febvre, en don Salluste de *Ruy-Blas*, vivant et parlant sous le pinceau de M. Chartran. Rions un peu du panneau décoratif que M. Boulanger a consacré à *l'Hiver*, une affreuse rousse, coiffée d'un buisson ardent, et assise sur un tas de neige dont les tons bizarres font penser à une glace café-vanille. Il n'y a rien d'aussi drôle, sauf un baby de M. de La Rochefoucauld.

Savez-vous comment M. Curtis représente le *Siroco à Venise*? Deux dames sont vautreées sur un canapé dans leur chambre; sans doute, elles subissent l'influence énervante du temps, mais il faut être informé pour comprendre.

Nous ne reconnaissons pas du tout la peinture de Gerôme dans ce bizarre portrait de madame d'Uzès à cheval par la neige; son chef des ennuques blancs nous plaît davantage. Si Machard est le peintre des femmes, Gervex est celui des enfants, moins pomponnés que ceux de Carolus Duran, moins riches, d'une allure moins princière, mais frais comme de petites fleurs et d'une vérité délicate. La *Conversation Vénitienne* de M. Sargent, médiocrement édifiante peut-être, mais de la plus charmante couleur, nous transporte au milieu d'une de ces petites rues mystérieuses que les voyageurs dans la ville la plus poétique du monde n'ont jamais oubliées.

Franceschi n'a rien fait de plus élégant que le buste en marbre de mademoiselle Bartet. Cette tête spirituelle et fine nous retient longtemps, au préjudice de M. le vicomte Delaborde, en habit d'académicien, par M. Lanson. Franceschi a exposé aussi, rue Volney, un petit portrait singulièrement expressif de son fils. Le Cercle rival des Mirlitons s'enorgueillit de posséder un chef-d'œuvre: la fille du peintre Hector Leroux est là, évoquée, dans toute la grâce originale d'une enfance pensive et déjà sérieuse, par Henner, qui a noué dans ses cheveux blonds les plus jolis nœuds de pourpre pour animer la chaude pâleur d'un teint digne de tenter cette palette incomparable. M. Lerolle a mis toute la séduction du *plein air*, dont il est fervent disciple, dans cette falaise sur laquelle rêve une petite paysanne blottie à l'abri du soleil. Le général Mellinet se détache, accablé par les ans et sillonné de blessures autant que de rides, sur un fond de lauriers que M. Delaunay a groupés avec beaucoup d'à-propos autour de cette étrange mais vénérable figure. M. Maignan a emprunté un reflet de la poésie de Musset pour peindre le *Fils du Titien*, traçant au pied du portrait de sa maîtresse le plus amoureux des sonnets.

Le *Pont des Arts*, habilement rendu par Béraud, a le tort de faire penser à une ingénieuse composition de journal illustré. Des paysages de Harpignies, de Zuber, de Grandsire, etc., nous passons aux herbages où paissent les animaux si vrais de Van Marcke et de Vuillefroy. Le grand nom de Baudry ne s'attache, cette fois, qu'à un médiocre portrait d'enfant; le *Mérovigien* de M. Luminais paraît bien malade. Nous partons contents à demi, emportant dans notre mémoire l'œuvre de Henner; elle mériterait à elle seule une visite au cercle de la rue Volney.

On assure que l'année prochaine un jury élagera

les trop mauvais tableaux, qu'il y aura des refusés. Nous acceptons avec joie cette heureuse prédiction.

..

Pourquoi, malgré le luxe de mise en scène de leur nouvelle salle, les aquarellistes nous intéressent-ils moins qu'autrefois? C'est que la satiété est déjà venue, c'est que nous étions sûrs de trouver ici les fleurs si fraîches, les fruits si succulents de madame Lemaire, toujours meilleurs que ses figures, et là-bas, les chats de Lambert qui, depuis bien longtemps, ont atteint le dernier degré de la perfection, et encore les mêmes gaillardises coquettes de Beaumont, les mêmes délicieuses salades de femmes et de fleurs auxquelles Heilbuth sait mettre son incomparable assaisonnement, les mêmes Espagnols fringants de Worms, les mêmes mignardises du XVIII^e siècle détaillées en ravissantes pattes de mouches par Maurice Leloir, etc. C'est toujours la même chose; nul de ces messieurs n'essaye de faire différemment. A quoi bon? Ce cliché, toujours le même, se vend si bien! M. Duez seul, cherche et trouve; ses fleurs sur toile sont des merveilles; la foule se presse dans le coin qu'il partage avec M. Tissot dont les fantaisies anglaises, singulièrement humoristiques, ont un grand succès de nouveauté.

Nous devons aussi au panorama de MM. Detaille et Neuville l'exposition de quelques études larges et pathétiques qui font grand honneur à nos deux premiers peintres militaires. Constatons que M. Jourdain se pousse de plus en plus au premier rang, que le septuagénaire Eugène Lami est plus jeune que jamais, que Vibert exagère l'esprit et Bastien Lepage l'impressionnisme.

..

Une foule élégante et compacte se presse dans les trois expositions à la mode; si vous voulez respirer un peu plus à l'aise, gagnez les vastes espaces de l'école des Beaux-Arts où nous appelle la réunion des œuvres d'un artiste consciencieux entre tous, feu Henri Lehmann. Quel contraste avec la peinture à la mode! Certes nous ne prétendons pas surfaire ce talent qui dérive, sans originalité bien marquée, du génie d'Ingres et pêche par la monotonie; cependant rien, dans tout ce que nous venons de voir de plus moderne, ne nous a intéressés autant que cette collection de portraits. Celui du peintre par lui-même, son petit bonnet sur l'oreille, une cigarette à la bouche est simplement exquis. Il faut l'avoir vu à Florence, au milieu de tous ceux de nos grands peintres, par eux-mêmes, pour juger de son mérite. Tout l'esprit de M. Lehmann, toute sa distinction d'essence un peu étrangère, toute la finesse froide et hautaine de cette tête qui, crânement coiffée du petit bonnet en question, attirait naguère les regards à l'Institut, se retrouvent dans ce reflet saisissant de lui-même. Bien entendu, nous voulons parler de son dernier portrait, non pas de celui de sa jeunesse, qui, beaucoup moins intéressant, se trouve placé au fond de la salle entre celui de la belle madame Lehmann, en toilette de bal, coiffée de rubans rouges, et celui de sa fille, la ravissante Jeannine, qui, appuyée à une chaise, fixe sur le public le regard en dessous de ses yeux noirs. Ce qu'il y a d'exceptionnel dans l'œuvre de Lehmann, c'est que ce peintre, qui dédaignait tout portrait banal

(La suite à la page 56.)



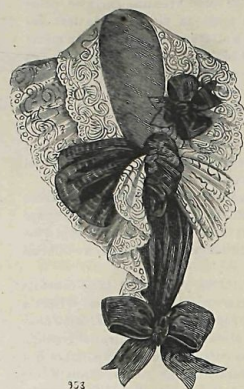
N° 1. Costume en swra myrle.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 1. Costume en swra myrle.

Sous-jupe garnie, au bas du tablier, de deux plissés, et aux lés de derrière d'un plissé avec tête bouillonnée, et d'un second plissé beaucoup plus haut. Ces deux garnitures sont réunies par une quille plissée en velours, et sous un des plis se fixe le relevé de la draperie-tablier. Celle-ci a son bord inférieur découpé en dents avec des motifs en chenille et soie, posés à la pointe, à la profondeur des dents et de côté. La tunique-princesse a ses côtés très relevés par un groupe de plis, près du poul chiffonné. Au contour, frange en soie et chenille. Col montant. Ornement drapé à la manche ronde.

N° 2. Costume de soirée en brocart mais, satin et velours bleu.

Jupe garnie de trois plissés et d'un quatrième plissé de larges plis; sur celui-ci tombe la frange en chenille et soie qui borde la jupe en brocart. Tunique Louis XV à petits paniers plissés, relevée en poul; elle se prolonge en pans largement cassés; se fait en velours ainsi que le corsage à pointe, lequel a un décolleté orné d'une dentelle et d'un bouquet; second bouquet posé, devant, sur le pli du panier. Manche duchesse coquillée de dentelle.



N° 6. Fichu en dentelle et gaze moirée.
De mesdames Delerablée, 16, passage des Princes.



N° 4. Costume en drap vert facteur, pour jeune fille.
Modèle de madame Hubler, 30, rue de Clichy.



N° 2. Costume en brocart mais et velours bleu.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 3. Costume en swra bronze.

Jupe en taffetas couverte par une série de cinq volants, qui forment des plis creux séparés par un espace froncé. Des paniers se croisent devant et se perdent dans un poul court et très chiffonné. Veste en drap de même ton; la basque arrondie, devant, forme un pli creux de côté. Col montant et parement en velours.

N° 4. Costume en drap vert-facteur, pour jeune fille.

Jupe en tissu écossais de couleurs éteintes, plissée à la religieuse et drapée d'une tunique, qui fait pointe devant et poul chiffonné derrière. Corsage-casaque en drap amazone vert-facteur avec petite pèlerine enserrant les épaules, les deux décorés d'une broderie en soutache sur la pèlerine; ganse-brandebourg fixée par de gros boutons genre médaille.

N° 5. Costume en cachemire bleu électrique, pour jeune fille.

Jupe plissée à la religieuse ornée, devant, de deux draperies croisées qui se chiffonnent en poul. Veste chasseur en drap fermée par des brandebourgs; même



N° 7. Col en dentelle, pour corsage ouvert.



N° 5. Costume en cachemire bleu électrique, pour jeune fille.
Modèle de madame Hubler, 30, rue de Clichy.



N° 3. Costume en swra bronze.
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

ornementation de ganse à la manche ronde. Col montant.

N° 6. Fichu en dentelle et gaze moirée rosée

Un biais de tulle pour le fond du fichu. Au bord extérieur, monter une dentelle que l'on chiffonne ensuite en jabot, en la passant dans une traverse en gaze pour former comme une coque plissée; comme pendant, une coque semblable en gaze; un bouffant en gaze descend le long du jabot et se fronce à la pointe, sous un nœud en ruban de moire. Le fichu se complète d'un second rang de dentelle, qui recouvre le biais de tulle, et que l'on pique, de côté, d'une carder en ruban.

N° 7. Col en dentelle pour corsage ouvert.

Un poignet en tulle reçoit un plissé de gaze qui fait collerette. On couvre le poignet d'un ruban de velours noir traversé par une boucle de fantaisie et fermé, de côté, par une touffe de coques. De chaque côté du collier en velours se monte un tulle-dentelle rehaussé de dentelle. Le côté droit se plisse en éventail et le côté gauche est couvert d'une spirale de dentelle, qui se termine en un pan formant coquille. Les deux côtés sont réunis dans une traverse en velours nouée très largement; une boucle fait passant.

entrepris pour de l'argent, nous lègue une véritable galerie d'hommes célèbres :

Voici la figure narquoise de M. About, l'honnête et calme physionomie de M. Barthélemy Saint-Hilaire, la tête de savant du professeur Bouillaud, l'aimable laideur de M. Denormandie, la physionomie inspirée de Liszt, la tête passionnée du Père Ventura, les deux nobles grisailles d'Ingres et de Cousin, la belle vieillesse de M. Naudet, la figure tout apostolique de M. le curé Gabriel, et M. Dumon, et Michel Chevalier, tant d'autres encore, jusqu'à ces trois portraits qui nous arrêtent les larmes aux yeux, songeurs devant les bizarres coïncidences de la vie. Rendu par le même peintre, apparaît ce trio de victimes qui devaient plus tard être réunies dans la mort : le président Bonjean ; M. le curé Deguerry, beau comme un prélat du temps de Louis XIV, sous ses cheveux bouclés ; Mgr Darboy, au corps frêle et penché, aux traits souffrants et mélancoliques. On frémit devant ces saisissantes ressemblances, on cherche sur ces trois fronts le sceau de la destinée.

Les portraits d'hommes de M. Lehmann sont infiniment supérieurs à ses portraits de femme, qui tous ont un fini et un vernis de porcelaine. Et puis comme elles ont vieilli les toilettes de ces jolies femmes : Madame Hartmann, madame Say, madame d'Evry, etc., etc. Madame Guillemain est posée debout devant une cheminée, dont la glace la reflète de dos par une réminiscence trop visible du fameux portrait de madame d'Haussonville ; nous aimons peu le contraste du bonnet vieillot et des épaules découvertes de madame Fould. Question de mode que tout cela ! Madame Lehmann, que l'on retrouve à chaque pas, a toujours heureusement inspiré son mari, et un piquant portrait de jeune fille, qui porte la date de 1878, prouve que le vieux peintre savait être moderne autant que les plus jeunes.

Nous passerons rapidement devant ses tableaux

d'histoire, même devant le *Départ de Tobie*, même devant *Prométhée* ; ces grandes toiles perdent beaucoup à être rassemblées ; isolément on peut les admirer, mais réunies, elles sont d'un aspect uniforme et glacial ; le feu sacré a manqué, il est impossible de le nier devant elles, à ce talent fait de science, de correction et de probité. Ce que nous pouvons louer sans réserve c'est la collection de portraits dessinés, dont quelques-uns sont dignes d'être comparés à ceux de M. Ingres : Chopin et Emerson, Humboldt et Meyerbeer, Mignet et Mario, Jules Sandeau et Reber, Rachel et Thalberg, figures immortelles, fixées avec amour et respect pour la postérité, s'offrent aux amateurs d'art et de littérature en un groupe dont on a peine à se détacher.

Ce qui nous a émerveillés encore, c'est la présence d'une douzaine d'aquarelles parfaitement dignes de figurer parmi les plus appréciées de la rue de Sèze, dans cette réunion de l'œuvre complète du peintre austère qui décora la chapelle de Saint-Méry, qui fit à Sainte-Clotilde la paraphrase du *Pater*, qui s'inspira, pour peindre la chapelle des jeunes aveugles, du prophète Isaïe : « Les yeux des aveugles sortiront de leur nuit et passeront à la lumière », qui entreprit enfin tant d'œuvres considérables pour l'Hôtel de Ville, le Luxembourg et le Palais de Justice. Il se délassait au moyen de ce petit genre qu'il devait tenir dans un certain dédain, tout en le cultivant à la campagne ou en voyage. En faire le but de sa vie lui eût paru bien puéril. Bon nombre de nos peintres pensent aujourd'hui différemment. Nous nous garderions de les renvoyer à l'école de Lehmann, il y a certes de plus grands maîtres, mais cependant une méditation prolongée dans cette galerie qui atteste tant de conscience et d'effort, de si hautes amitiés, un respect si scrupuleux de soi-même, ne ferait pas de mal à quelques-uns d'entre eux.

T. B.

ÉNIGME

Sans prétendre passer pour une vérité,
Je dois du moins offrir quelque moralité ;

C'est à ce prix qu'on me tolère,
Et qu'aux petits-enfants me transmet la grand'mère.

— J'étais jadis prince ou seigneur,
Comme vassal du roi, d'un grand fief possesseur ;
Je ne suis aujourd'hui qu'un titre honorifique,
Encor fort recherché, même en la République.

— Puis, je suis ce qu'il faut toujours bien établir,
Pour payer ce qu'on doit, pour ne pas s'appauvrir

Par le désordre et l'ineurie :
Ménage, commerce, industrie,
Gouvernement, sans moi tout serait compromis ;
Et bon, je fais, dit-on, les bons amis.

Au juge souverain on doit un jour me rendre :
Que ce jour, incertain, ne puisse vous surprendre !
Tenez-vous toujours prêts ; et, commis vigilants,
Faites fructifier du maître les talents.

MOT CARRÉ

Le cocher prend son fouet en se levant de....
Gare au choc, au zig zag ! gare au heurt, à l'....
Sur les coussins, son maître, un vieillard respectable,
Lui laisse, comme on dit, la bride sur le cou,
Il se délecte heureux dans la longue lecture
Du livre intéressant de Christophe....
Jésuite-voyageur, énergique nature,
Chercheur et conquérant tout de zèle pétri
Soudain un jurement du.... le secoue :
Le char git sur le flanc et l'homme, dans la boue !
Le plaisir est payé bien chèrement, hélas !
Sans....., il n'est point de roses ici-bas.

RÉCRÉATION

Priez une personne de penser un nombre ; ensuite
d'en retirer 1, puis de doubler le nombre restant ; de
ce nombre doublé faites-lui retirer 1, puis ajoutez au
reste le nombre pensé. Cela fait, vous lui demandez le
total, auquel vous ajoutez 3 ; prenez enfin le tiers de
ce dernier total, et vous aurez le chiffre pensé.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)

VI



EST une impression délicieuse, quand on quitte une grande ville, que le premier réveil à la campagne.

Comme les fenêtres d'Yves n'avaient pas de persiennes, il ouvrit les yeux beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, et vit sa chambre inondée de soleil. Il n'y avait au-dessous de lui aucun roulement de voiture, aucun cri malsonnant, aucune de ces rumeurs vulgaires qui signalent dans les centres populeux la reprise des travaux et des plaisirs. Les oiseaux chantaient dans les arbres du cimetière, la cloche de l'église sonnait lentement, et l'on entendait dans le lointain le grave beuglement des vaches dans les prairies.

Tout cela était si différent d'un réveil parisien qu'Yves, se sentant redevenir jeune, fut pris d'une folle envie de sortir sans retard et d'errer à l'aventure dans la campagne. Comme il descendait, la servante parut sur le seuil de la cuisine.

« Ne voulez-vous pas déjeuner, monsieur ? »

— Volontiers... Où est M. le curé ?

— M. le recteur est à l'église ; il dit sa messe à six heures... Et en ce moment, écoutez la cloche... il célèbre un service. Après cela, il ira voir ses malades.

— Quand donc déjeunera-t-il ?

— Oh ! le déjeuner de M. le recteur ne me coûte pas plus de peine qu'il ne brûle de bois, dit la bonne femme, haussant les épaules. Un morceau de pain, c'est tout... Mais entrez, monsieur, si vous voulez bien prendre votre café dans la cuisine, car Jean-Marie est en train de balayer la salle. »

Yves s'aperçut que, si le recteur ne déjeunait guère, il prenait du moins soin de ses hôtes. D'après ses recommandations, Annette avait étendu une serviette blanche sur un coin de la table bien lavée, et y avait placé une grande tasse à fleurs, une moche de beurre jaune comme de l'or, et un pain appétissant dont la croûte rivalisait avec la couleur du beurre. Elle versa dans la tasse du café très fort et de la crème épaisse, et Yves, amusé de tout cet attirail champêtre, commença à déjeuner de bon appétit. D'ailleurs, cette grande cuisine dallée, aux murs éclatants de blancheur, n'avait rien de désagréable ; les ustensiles étaient étincelants de propreté, des senteurs de printemps pénétraient par la fenêtre ouverte, et Yves, qui était frileux, trouvait qu'à cette heure matinale le fagot qui flambait dans la grande cheminée était, dans son genre, très agréable à voir et tout à fait joyeux.

Mais il ne s'attarda pas à causer avec Annette, bien que celle-ci ne demandât qu'à célébrer les vertus de son maître ; elle l'avait connu dans la ville où il avait été vicaire, et l'avait suivi d'autant plus volon-

tiers qu'elle avait besoin d'une place « bien douce », vieille et usée comme elle l'était. Ayant enfilé sa serviette dans un rond en bois qu'on lui avait attribué la veille en sa qualité d'hôte, le jeune homme se dirigea d'abord vers l'église. Le recteur venait d'entrer au confessionnal.

Yves erra sous les voûtes en ogive, examina de nouveau les vieilles tombes et les antiques statues, puis rejoignit son ami qui, ayant entendu une ou deux confessions, ôtait son surplis dans la sacristie.

« Que fais-tu maintenant, mon cher Alain ? »

L'abbé jeta un coup d'œil sur le costume du jeune homme, et son regard s'arrêta un instant sur ses bottines.

« Je vais dans des chemins où tu ne saurais m'accompagner, vêtu et surtout chaussé comme tu l'es, dit-il en riant. Il faut commander au plus tôt à notre cordonnier une paire de sabots ou de souliers de bois, si tu veux m'accompagner dans mes courses... Et tu devras t'exercer d'abord à user de ces indispensables chaussures... Ce matin, je dois aller à deux lieues d'ici, et je n'ose vraiment t'emmener.

— Est-ce que tu n'as pas de cheval ?

— Pas encore ; nous verrons cela quand j'aurai pu établir mon budget... D'ailleurs, rassure-toi ; la paroisse est peu étendue, et je n'ai pas tous les jours d'aussi longues distances à parcourir.

— Mais ne pourrai-je trouver à louer un cheval pour moi ?

— Oh ! sans doute ; nous pourrions nous occuper de cela tantôt.

— Eh bien ! je vais errer au hasard en t'attendant. Tu seras libre après le dîner de midi ?

— J'espère bien que oui.

— Voudras-tu m'accompagner aux Fresnes ?

— De tout mon cœur. »

L'abbé, ayant chaussé de lourds sabots, saisit un bâton, serra amicalement la main de son ami, et prit à travers champs un sentier que la pluie, tombée pendant la nuit, avait rendu quelque peu marécageux.

Yves s'orienta un instant, et ses yeux tombèrent sur la masse de bois qui enveloppait le château des Fresnes. Un intérêt très vif, très puissant, l'attirait de ce côté, et cependant il ne pouvait avoir la pensée de se présenter à cette heure chez sa cousine, pour qui il n'était qu'un étranger. Ce fut néanmoins du côté de l'avenue qu'il se dirigea à pas lents. Il retrouva aisément le carrefour des Trois-Croix, et s'engagea dans la majestueuse avenue.

L'allée du milieu était assez large pour que le soleil y déversât, entre les rangées d'arbres, des flots de lumière dorée ; dans les allées latérales, au contraire, les frênes formaient en se rejoignant une voûte pleine de fraîcheur, et le sol était couvert d'une herbe épaisse tout émaillée de pâles petites marguerites et de bou-

tons d'or. Yves suivit une de ces allées, et au bout de quelque temps, ayant tourné un coude brusque, il se trouva, sans s'y être attendu, en vue du château.

L'avenue débouchait sur une pelouse immense, traversée à droite par un rideau de peupliers d'Italie au feuillage argenté et mouvant. Trois ou quatre groupes d'arbres énormes étaient semés de loin en loin sur ce vaste tapis vert, mais laissaient dégagée la façade du château. C'était un édifice assez majestueux, bien que sans élégance, flanqué de deux pavillons carrés, percé de hautes et larges fenêtres à petits carreaux, et coiffé de toits aigus. Une grille le séparait de la grande pelouse, et par derrière s'étendait, au-delà d'un parc verdoyant, une forêt en miniature. En dehors de la grille, à gauche, étaient bâties des écuries monumentales, et l'on entrevoyait plus loin, à travers les arbres, les bâtiments d'une vaste ferme.

Yves regardait tout cela avec une sorte d'émotion qui avait des causes diverses. D'abord, il songeait que ce sol avait appartenu depuis des siècles à sa famille, et cherchait à se représenter ce que pouvait être le manoir antique qui, cent cinquante ans auparavant, avait fait place à ce château plus moderne. Les frênes, du moins, étaient contemporains de la demeure disparue, et pour tout homme qui a le culte du passé, il y a une émotion indéfinissable à poser le pied là où s'est déroulée, obscure ou brillante, la vie de ceux qui l'ont précédé et dont il sort. Ensuite, Yves se disait que ce beau domaine si tranquille et si majestueux lui appartiendrait peut-être un jour, que peut-être une partie de son existence s'écoulerait sous ce toit seigneurial, que ses enfants courraient dans l'avenue et se rouleraient sur la pelouse... Cet avenir, qui lui semblait enviable, allait peut-être aussi se décider le jour même; la première impression est décisive pour la plupart des gens, quand il s'agit de ce genre de sympathie de nature à se transformer en un sentiment plus vif. Plairait-il à sa cousine?... Et pourquoi pas? Sans être beau, il avait une prestance mâle et élégante à la fois, et cet air de distinction et d'intelligence que les femmes, quand elles ne sont ni sottes ni vulgaires, préfèrent chez l'homme à la beauté classique et à la régularité de traits qui s'allie souvent avec l'insuffisance et même la sottise. Clémentine avait témoigné le désir de connaître sa mère et lui-même, et l'amie qui avait suggéré cette rencontre avait dû insinuer quels résultats elle pouvait amener. Yves était loin d'être riche, surtout si l'on considérait la fortune de mademoiselle de la Fresnaye; mais madame de la Hugonière avait peint celle-ci comme étant désintéressée, plus éprise de noblesse que d'argent, et trop dédaigneuse de la routine pour ne pas chercher avant tout ses propres convenances. Donc, il pouvait lui plaire.

Et elle?... Yves était, il faut le dire, très favorablement prévenu. Il n'eût voulu pour rien au monde épouser une femme pour laquelle il n'éprouvât point de sympathie, et en cette occasion, justement parce que ses intérêts matériels étaient en jeu, sa délicatesse devenait plus ombrageuse; mais il souhaitait vivement qu'elle lui plût, que l'expression de son regard ne démentît point le caractère de franchise de ses traits, que sa voix fût douce, que ses manières n'eussent rien de trop masculin (Yves n'aimait pas les femmes masculines), et enfin, que l'indépendance à laquelle elle était

accoutumée n'eût pas altéré ce charme attrayant qui, chez la femme, naît de la faiblesse et de la douceur.

Il rêva ainsi longtemps, et lorsqu'il revint à la réalité, il s'aperçut que le soleil montait sur l'horizon et que la matinée était déjà avancée. La crainte d'être surpris dans cette visite furtive le décida, d'ailleurs, à reprendre sans tarder le chemin du village.

Le recteur n'était pas encore rentré; Yves s'installa dans son cabinet. Le fauteuil de paille n'était rien moins que moelleux, mais le repos de cette petite chambre tranquille invitait à la rêverie. Yves, qui avait pris un livre au hasard, le posa tout ouvert sur ses genoux, et attacha un regard charmé sur le ciel pâle qui s'encadrait dans la fenêtre ouverte. Un arbre balançait devant lui ses branches, si doucement, si mollement, que c'était plaisir de voir ces jolis panaches verts s'incliner et se relever tour à tour, et de regarder le ciel à travers les interstices du feuillage... Dans cette douce quiétude, rêvant tantôt à ses années de collège, qui revivaient pour lui depuis la veille, tantôt à la jeune châtelaine qu'il allait voir et... peut-être aimer, Yves tomba dans une sorte de sommeil demi-conscient qui lui sembla la chose la plus délicieuse du monde, jusqu'au moment où, une main se posant sur la sienne, il vit devant lui la figure souriante du recteur, qui lui demandait des nouvelles de sa promenade matinale et lui annonçait que le dîner était servi.

Yves raconta son voyage de découvertes, dont l'abbé s'amusa beaucoup, et lui-même décrivit le recoin pittoresque où il était allé.

« Et ton malade a-t-il été docile à tes exhortations ? »

— Docile, le pauvre homme! Ils le sont tous ici, grâce à Dieu!... Il est très mal, et je l'administrerai demain; il le sait, et s'en va paisible vers le bon Dieu, sans révolte, sans regrets, sans crainte, avec un tranquille héroïsme ignorant de lui-même, que les philosophes antiques eussent contemplé avec admiration, mais qui est familier à ces fortes et chrétiennes populations.

— C'est beau de ne pas craindre la mort quand elle s'approche ainsi, lente et hideuse, dépourvue de gloire et d'exaltation, dit Yves en secouant la tête.

— Oui, mais c'est aussi le bénéfice de ces pauvres gens... Ils n'ont pas de liens qui les attachent à la terre, ils ont souffert, mangé leur pain à la sueur de leur front; ils vont vers le repos avec confiance, car ils ne se sont pas regimbés contre leur sort si rude et n'ont pas porté envie aux riches.

— J'ai toujours ressenti une horreur profonde, dit Yves gravement, pour ceux qui ôtent aux misérables les croyances qui sont, non-seulement leur sauvegarde contre le crime, mais encore leur unique consolation dans leurs maux. Que leur reste-t-il si on les dépouille de la foi en l'autre vie?

— Cette foi n'est pas nécessaire qu'aux pauvres, mon ami. La religion n'est pas seulement le frein des vices brutaux et palpables, mais aussi celui des vices cachés dont le poison invisible n'est pas moins fatal et moins sûr... Elle n'est pas seulement la consolation des souffrances physiques, mais encore le baume des douleurs morales, dont les riches ne sont pas plus exempts que les autres... »

L'abbé fut interrompu par l'entrée de la servante.

« Monsieur le recteur, c'est le petit de la ferme de Loc'h-Maria... »

— Qu'il entre, ma bonne fille... Est-ce pour un malade? »

Un gargonnet de dix à douze ans, pieds nus et tenant un sabot dans chaque main, parut sur le seuil de la porte, très essoufflé et un peu interdit. Son teint hâlé était coloré par une longue course, et ses cheveux d'un blond de lin, courts et frisés, étaient mouillés de sueur.

Le recteur lui adressa en breton une question à laquelle l'enfant répondit d'une voix entrecoupée, puis il se tourna vers Yves.

« Il vient m'annoncer, dit-il, que sa grand'mère, que j'ai communie hier, a eu une crise après mon départ, et demande à être administrée... »

Annette qui, une serviette passée dans la ceinture de son tablier, avait écouté ce dialogue, regarda son maître avec stupeur.

« Bien sûr, monsieur le recteur, vous n'allez pas aller à Loc'h-Maria aujourd'hui? »

— Si fait, ma bonne fille, dit le prêtre, pliant rapidement sa serviette.

— Mais c'est au bout de la paroisse, et vous êtes déjà allé ce matin à Kerfur! Cela vous ferait huit lieues ou bien près... Vous vous tuerez, bien sûr! Attendez à demain; ces gens-là chantent la mort bien avant qu'elle vienne... Allez, la bonne femme ira jusqu'à demain... »

Le petit gargon promenait son regard intelligent et inquiet du prêtre à la vieille femme.

« La mère va mourir, dit-il en français; mon père dit que ses pieds, ses mains sont froids... oh! froids!... »

Le recteur se leva et passa doucement la main sur les cheveux mouillés de l'enfant.

« Je pars avec toi, dit-il, Annette, donnez-moi mon bâton, s'il vous plaît.

— Mais ne peux-tu te procurer un cheval? demanda Yves.

— Oh! cela me retarderait et allongerait ma route... Je gagne du temps en prenant par la grève et en escaladant une chaîne de rochers...

— Prenez au moins votre café! dit Annette qui revenait en hâte, portant le bâton de son maître. Huit lieues!... Et quatre hier! et par quels chemins!

— Oh!... je suis de force à supporter cela, dit le recteur avec son tranquille sourire. Yves, mon ami, je regrette de ne pouvoir t'accompagner; mais le devoir avant tout... Annette, versez un peu de cidre à cet enfant, et donnez-lui une assiette de soupe tandis que je vais chercher les saintes Huiles...

Et quelques minutes après, Yves, debout sur le seuil de la porte, regardait le recteur s'éloigner d'un pas vif, malgré ses lourds sabots, inconscient de ce que sa tâche obscure avait d'admirable, et l'enfant trotinant près de lui dans le sentier étroit.

« Faire cela toute sa vie, pensait-il, prodiguer son temps, ses forces, sacrifier ses plus innocents plaisirs et ses plus chères études, et tout cela pour des inconnus, des indifférents, des ennemis, même, sans autre mobile que la charité, sans autre salaire que la conscience du devoir accompli et l'espoir d'une rétribution dans une autre vie; — faire pénétrer la lumière dans ces obscures intelligences, leur révéler des problèmes dont les philosophes d'autrefois ont vainement cherché la solution, leur apprendre à bien vivre et à mourir en paix, consoler ceux qui souffrent, rendre le calme aux cœurs troublés et réconcilier les coupables, voilà cependant à quoi usent leur vie ces prêtres obscurs qu'on hait sans les connaître et devant lesquels on devrait se prosterner, car ils sont l'incarnation de ce qu'il y a de plus noble ici-bas: le désintéressement suprême et l'amour de ses semblables, poussés jusqu'au sacrifice...

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

SENTENCES ARABES

Celui qui donne d'un air gracieux fait un double présent.

Le respect mutuel resserre l'amitié.

Le meilleur des compagnons est celui qui met le voyageur en bon chemin.

Mesure ton entreprise à tes forces, tu réussiras.

Economie Domestique

SORBETS À LA NEIGE

Avant que la neige soit complètement fondue, voici un moyen de l'utiliser.

Vous prenez un verre de grenadine, de sirop de groseilles ou de tout autre sirop à votre goût, et vous le versez doucement dans une tasse remplie de neige pure. A mesure que vous versez, vous battez violemment avec une cuiller; quand le mélange est bien fait, vous placez la tasse dans un bloc de neige, de façon à ce qu'elle en soit entourée et que le contenu descende à la température la plus basse possible.

BEIGNETS D'ANANAS

Coupez en tranches minces, que vous faites mariner deux ou trois heures dans de l'eau-de-vie avec de la cannelle en poudre et du sucre; égouttez-les, trempez-les dans une pâte à frire, et mettez-les dans une friture qui ne soit pas trop chaude. Quand les beignets ont pris couleur, retirez un instant la poêle du feu pour qu'ils achèvent de cuire; lorsqu'ils sont cuits, faites-les égoutter, saupoudrez-les avec du sucre en poudre, et glacez si vous voulez avec la pelle rouge.



Pèlerine en dentelle pour corsage décolleté,



Broche pour châle.



Boucle vendéenne.

Pèlerine en dentelle. — Un fond de dentelle est taillé en pèlerine avec l'encolure ouverte et garnie de 3 rangs de dentelle, arrêtés, devant, sous un flot d'étroit ruban. Trois volants de dentelle au contour.

Plastron pour corsage montant. — Plastron de velours orné d'une guipure ancienne avec pan plissé au bas. Collier de velours fermé par une boucle. Collet de dentelle et rose à l'encolure.



Épingles pour cravate.

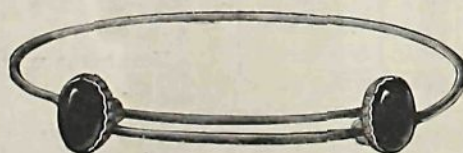


Plastron pour corsage montant.

Boucle de ceinture vendéenne. — En nickel doré et de forme ovale; 12 fr. — Fait bon effet sur un chapeau rond.

Trois épingles pour cravate. — Épingle - médaillon gravée en relief, genre ancien; 8 fr. — Épingle en émail rouge gravée d'un Amour enguirlandé; 5 fr. — Épingle faite d'une vieille pièce, imitant le vieil argent, enchâssée dans un entourage doré; 5 fr.

Broche pour châle. — Elle est composée d'une épingle à tête boule sur laquelle sont placés trois écussons émaillés bleu, avec une fleur de lys héraldique en vieil argent sur chaque écusson. — Prix, 7 francs.



Bracelet Mousquetaire, bijou de la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Bracelet Mousquetaire en nickel argenté ou doré. — Fait deux fois le tour du bras et s'élargit à volonté; il est terminé aux deux bouts par une pierre sanguine véritable; 9 fr.

Le même, en argent blanc ou doré, 15 fr.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4403 et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Tunique-princesse, page 8 (Album de Février). — Jaquette, deuxième toilette (gravure n° 4401).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage, première toilette (gravure n° 4401), et page 1 (Album de Février). — Sortie de bal, page 8 (Album de Février).